

ENCORE LE CAFE-CONCERT

Les évocations que j'ai tentées, ici même, de quelques vedettes du café-concert de jadis m'ont valu des lettres fort bienveillantes. Dans plusieurs d'entre elles on me demandait de traiter à nouveau, quand j'en aurais le loisir, un sujet qui semble décidément être en faveur aujourd'hui, notamment auprès des personnes éprises de chant.

Puisque la semaine qui vient de s'écouler ne nous a rien apporté de nouveau en fait de musique dramatique, profitons-en pour nous aventurer cette fois encore dans le domaine siant de la chanson. Je donnerai ainsi satisfaction à ceux de mes lecteurs qui s'intéressent à l'art du chant, pensant avec raison que le café-concert fournit une excellente école à ceux qui veulent le pratiquer. Jean de Renzy était de cet avis. Il professait la plus vive admiration pour certains artistes de café-concert, dont il se rappelait et citait, en les contrefaisant, la merveilleuse particularité d'émission et de modulation qu'il avait remarquées chez eux. Quand il entendait, par exemple, à Nice, peu de temps avant la mort, il lui est enthousiasmé qu'il alla plusieurs fois de suite écouter cet adorable et inoubliable petit chanteur.

Certains artistes lyriques qui ont le souci de bien articuler (ils sont rares) ont le défaut de remuer exagérément

les lèvres. Passé encore dans les moments où l'on énonce à pleine voix un texte déclamé lentement, mais dans bien des cas que je ne puis énumérer ici, cette mobilité de la bouche n'est pas supportable. Il est à peine nécessaire de dire que les passages qui s'en accommodent le moins sont ceux où le débit doit s'effectuer avec rapidité, et il est rare de rencontrer des jeunes chanteurs sachant articuler avec volubilité presque sans déplacer les lèvres. Or, l'exemple des chanteurs de café-concert leur serait à cet égard d'un grand profit.

Un autre défaut dans lequel on tombe facilement en chantant est la monotonie. Un chanteur ou une chanteuse s'avance. On écoute. On entend une belle voix. On écoute encore. Et puis, on n'écoute plus. On pense à autre chose. Pourquoi ? Parce que rien dans le chant n'entretient l'attention, parce que ce chant n'est pas enrichi de colorations incessantes, parce qu'il ne recèle pas de secret de pit, parce qu'il n'est pas fait de cet alliage mystérieux, de ce mélange nécessaire de la parole, du son, qui font tout l'intérêt du chant, qui donnent tout son prix et constituent sa raison d'être. Or, rien n'apprend à bien chanter, à bien prononcer en chantant, rien n'attache mieux à réaliser l'union du son et de la note, comme la nécessité d'interpréter de la musique négligée, maladroitement adaptée aux paroles. Cela oblige le chanteur à s'imprégner du sens de ces paroles pour le communiquer aux auditeurs, à pénétrer

les intentions du musicien quand elles sont seulement indiquées, à corriger ses erreurs de déclamation et de prosodie, à collaborer avec lui pour donner au texte le sens que cette musique est incapable de mettre en lumière. Et c'est là exactement ce que font, souvent même sans s'en douter, les chanteurs de café-concert.

Le public du café-concert est des plus multiples, composé de gens de toute espèce et de toute éducation, mais unanimes dans leur désir de goûter un double agrément, offert par de jolis airs et des paroles plaisantes. C'est le seul endroit où l'on puisse se procurer ce plaisir-là, car dans les « boîtes » de chansonniers on n'attache d'importance qu'aux paroles et dans les théâtres lyriques on a depuis longtemps renoncé à les comprendre.

Il faut, au café-concert, de la pâture pour tous les goûts. Si, pour les gens cultivés, « renseignés », il représente un passe-temps frivole, à bien des étras simples il offre un délassement choisi. Une infirmière ayant dit à la comtesse de Noailles que sa seule distraction consistait à aller tous les dimanches au concert, elle lui demanda : « Préférez-vous Lamoureux ou Colonne ? » « Oh ! madame, répondit cette excellente personne, je ne suis jamais allée ni à l'un ni à l'autre, je ne vais qu'à l'apéritif-concert. »

Le café-concert date à peu près du Second Empire, et il eut à cette époque

beaucoup de détracteurs parmi les gens vertueux. Louis Veuillot, entre autres, s'éleva contre cette nouvelle forme de spectacle en des articles furibonds, pleins de talent d'ailleurs et de verve, où Thérèse notamment était prise à partie avec violence. « Elle allait paraître, écrit-il, un tonnerre d'applaudissements l'annonça. Je ne la trouvais pas si laide qu'on l'avait dit... Quant à son chant, il est indescriptible comme ce qu'elle chante... Cela n'est d'aucune langue, d'aucune écriture, cela se ramasse dans le ruisseau et les Parisiens eux-mêmes ne sont pas tous pourvus du flair qui mène à cette truffe... Notre chanteuse joue sa chanson autant qu'elle la chante. Elle joue des yeux, des bras, des hanches, hardiment. Rien de gracieux ; elle s'exerce plutôt à perdre la grâce féminine ; mais c'est la peut-être le piquant, la pointe suprême du ragout. Des frémissements couraient l'auditoire... Tout cela sent la vieille pipe, la fute de gut, la vapeur de boissons fermentées, et la tristesse résiduelle au fond, cette tristesse décelée et plate qu'on appelle l'ennui... La « grande chanteuse » est entourée de satellites très inférieurs, son morceau est précédé d'une avant-garde de romances nigaudes ; on place au plus près tout ce qu'il y a de plus doucereux et après ce fromage blanc, tout de suite l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyaux de la demoiselle. Le heurt est violent et, comme on dit dans la langue du lieu, ça emporte la queue. »

Le café-concert a survécu aux réquisitoires de Veuillot. J'avoue que, pour ma part, j'y ai pris souvent un très

grand plaisir (je parle du vrai café-concert, tel qu'il était autrefois, avant l'envahissement des revues à grand spectacle et des danses anglo-saxonnes). Cette succession d'airs joyeux, tendres ou triviaux fouette mon imagination et me met dans un curieux état de réceptivité mentale. Il n'est pas de music-hall à Paris, à Londres, à Berlin, à Rome, à Vienne qui ne m'ait vu attentif à sa voix populaire, et presque tous les souvenirs de ma vie sont reliés entre eux par une chaîne de refrains.

Si j'ai pu vous parler ici de Paulus, c'est que, dans mon enfance, mes parents habitaient les Champs-Élysées et qu'en été on m'emmenait souvent au café-concert. Debailleul est présent à ma mémoire, avec ses cheveux en brosse, ses gants blancs trop serrés et sa jolie voix d'ouvrier en goguette. Je revois encore Mlle Annali, spécialiste des chansons patriotiques, et qui, après avoir clamé d'une voix retentissante un refrain enflammé, sortait soudain on ne sait d'où un immense drapeau tricolore dont elle s'enveloppait tout entière. J'ai aussi devant les yeux le bossu Chailly qui chantait des tyroliennes, Bourges le pechard, Ouvrard le pionnier et surtout un comique étonnant dont j'ai conservé le souvenir le plus vivace : Libert. Il personnifia de façon caricaturale et saisissante le jeune homme élégant et oisif d'une époque, le cocodès, le galand, le pschutteux. Il était laid. Front bas, cheveux blonds flâsse coiffés à la Titus, col très évasé laissant saillir la pomme d'Adam, complet à carreaux composé d'un veston

très court, d'un gilet très ouvert, d'un pantalon à pattes d'éléphant ; des gants paille, une badine à la main, un monocle carré dans l'œil, soulevant le sourcil, ce qui, joint à un perpétuel ouvrir et fermer des paupières, communiquait à sa physionomie un air d'inquiétude et d'agitation. Il avançait et reculait sans cesse comme en proie à une indécision pénible ; on sentait dans toute sa personne un mélange de sybaritisme et de stupidité. Tout en lui était contracté, crispé, sa voix, ses gestes, sa diction. Il doublait, triplait les consonnes, articulant avec des efforts qui semblaient résulter d'une difficulté à saisir le sens des mots qu'il prononçait.

Il donnait l'impression du parfait imbécile, mais de l'imbécile infatigable, manière, soumis aux lois du « dernier cri ». « Quel est ce beau garçon là ? C'est l'amant de A...man...ada ! » articulait-il avec peine. Et quand il disait : « J'vais à Chatrou, ttrou, ttrou, Pour voir Bbiffou, ffou, ffou... », on sentait que pour ce crétin « genreux », c'était une action hardie, complexe et de la plus haute importance que d'aller voir Bijou, à Chatou.

Il est impossible de décrire la manière de ce pitre remarquable dont le succès ne fut jamais populaire, mais qu'appréciaient les connaisseurs et qui avait l'air d'un dessin de Gham dégué de parole et de mouvement.

Sa fin fut étrange. Sortant pour la première fois après une longue maladie et chancelant un peu, il fut renversé par un gros chien, et en mourut.

Reynaldo Hahn.